

Extrait des mémoires de Shalom Shvartsbart -In krig mit zikh aleyn

Souvenirs d'un engagé volontaire pendant la première guerre mondiale

EN CHAMPAGNE (extrait)

Nous avons passé les mois d'hiver en Champagne dans un grand champ de manœuvres stratégiques, occupant 12 000 hectares. Là-bas, une grande ligne de tranchées serpentait en zigzag. Ce labyrinthe de tranchées enchevêtrées était traversé par les régiments, les brigades, les divisions et y était comme avalés. Il n'y avait pas de bataille à ciel ouvert mais de temps en temps on se tirait dessus frénétiquement avec l'ennemi, faisant de nombreuses victimes.

Certains emplacements recevaient des noms spécifiques en raison des événements sanglants qui s'y étaient passés. C'est ainsi qu'une partie de la forêt de Reims a été nommée « Le bois des zouaves ». Cette partie du bois est passée en l'espace de deux jours une dizaine de fois « de main en main », et à côté de chaque arbre se trouvaient des morts en uniformes gris et bleus, jusqu'à ce que les zouaves finissent par conquérir le bois, ne voulant qu'il leur échappe à aucun prix ...

Il est vrai qu'ils l'ont payé très cher : les trois quarts de leur effectif. Mais le nom du bois est resté « Le bois des zouaves ».

Les tranchées haricots, les plus à l'extrémité du « bois des zouaves » face à la forteresse de Pampelle étaient la terreur des premières lignes.

De là-bas, les sections venaient avec des pertes d'un tiers et parfois de la moitié de leurs équipes. A travers les « créneaux » (trous spéciaux pour tirer) du haricot, on pouvait voir, appuyées entre les fils de fer barbelés, des rangées entières de cadavres d'hommes décomposés. Partout on voyait des fanions blancs, uniques témoignages de l'agonie des morts tombés au combat. Près du haricot, nous avons érigé une pierre faisant office de pierre tombale pour Isaac Levi, le premier combattant des engagés volontaires tombé au combat ! Près de la « tombe », une « sentinelle » montait la garde trois fois par jour et quatre fois la nuit au long des longs mois d'hiver.

Au début de la nouvelle année 1915, les habitants des tranchées n'ont pas été oubliés. On nous a donné du Champagne et des biscuits. A cause de cette fête, les camarades ont complètement oublié où ils se trouvaient et ont allumé une bougie de suif et fumé des cigarettes. En raison de cette imprévoyance, la paille sous nos pieds a pris feu. Les allemands ont eu une cible toute trouvée et atteint l'emplacement exact. Cette célébration du nouvel an fut la cause de quelques morts et blessés graves.

A côté de la tranchée « Marquise », avait « grandi » au fil du temps et avait fleuri un « magnifique » cimetière constitué de rangs symétriques de croix et de jeunes arbres sur les tombes juives.

En contrepartie, la tranchée « bois de l'amour » était le paradis des premières lignes. Cette tranchée occupait une surface de plusieurs kilomètres sur un sol bas. On venait des tranchées alentour pour chercher de l'eau, pour boire, et principalement pour laver sa chemise sale qui était collée au corps et était un terrain favorable pour les poux.

Cette tranchée avait aussi un avantage, les soldats y étaient un peu plus libre et pouvaient, grâce au sol plus bas, marcher en relevant la tête sans avoir peur de recevoir une balle.

En outre, les sections dont le sort avait voulu qu'elles prennent position sur cette terre bénie pouvaient s'estimer heureuses. Cependant, on ne pouvait jurer qu'elles resteraient en vie. Plus d'une fois, elles ont été touchées par un « 77 » (éclat) perdu. Une balle perdue faisait aussi des victimes mais on n'était pas obligé d'y aller par trois, courbé, par peur de recevoir un éclat ou une balle sifflante. Avec impatience, les sections attendaient, dans les tranchées proches, leur tour de se rendre au « bois de l'amour ».

Une fois, dans ce même « bois de l'amour », vite après qu'on ait appris que les russes avaient conquis la ville de Przemyśl aux Autrichiens, les camarades de la seconde section, troisième compagnie du bataillon, adjudant-chef à leur tête, ont pris une longue planche et y ont écrit dessus en grandes lettres en allemand : « Przemyśl est tombé, faites demi-tour ! » et quand la nuit est tombée, ces mêmes camarades se sont équipés de ficelles et de clous, se sont faufilés en silence vers les tranchées allemandes et ont tiré et accroché la pancarte sur un arbre. Cette petite plaisanterie a coûté la vie à de nombreuses personnes des deux côtés. Les Allemands se sont entêtés et ont voulu décrocher la pancarte qui leur crevait les yeux. Les français voulaient justement que la pancarte reste accrochée. Ce spectacle a un peu sorti les combattants sans courage de leur humeur monotone et donné du travail au personnel de l'hôpital.

Le premier Pourim dans les tranchées, un groupe d'engagés volontaires s'est rassemblé pour faire le repas de la fête. On a pris les colis dans lesquelles se trouvaient des mets bons et appétissants que les proches et amis avaient envoyés à cette occasion. On s'est réuni dans un fossé protégé de la seconde ligne après minuit, et on s'est installé pour le repas.

Et comme le matin, il fallait quitter les tranchées et reprendre la route, on avait emporté avec nous tout le paquetage ainsi que les armes. Nous avions le temps, n'étions pas pressés, et dans une ambiance chaleureuse, avons mangé tout ce qui nous avait été envoyé, afin que la charge soit plus légère sur le dos pendant la longue marche. De fatigue, certains ont piqué un somme. Quand il faut se préparer à prendre la route, un petit roupillon est très agréable, tout le monde ronfle sans se soucier de ce qui peut se passer sur terre.

Soudain, on entendit le grondement des canons et « l'abri » fut secoué par une puissance telle que des monceaux de terre sont retombés sur ceux qui rêvassaient et les fameux paquets de balles ont commencé à grésiller dans les oreilles. On se réveille. L'abri est en flammes et les allemands ne cessent de nous bombarder pour que nous ne puissions pas éteindre le feu.

« -Quelqu'un a voulu réchauffer le chocolat, s'écrie l'un, et les Allemands en profitent pour nous faire la fête.

- Qu'est-ce qu'on fait sans bouger ? s'exclame le second.
- Allons voir ce que nous pouvons faire ! Sinon, nous sommes tous perdus ! »

Mais il n'y avait pas d'eau, pas d'ustensiles pour éteindre. Nous avons alors creusé la terre à moitié gelée au moyen de petites pelles et avec les mains, nous l'avons jetée sur le feu.

Mais les Allemands ont redoublé les bombardements.

Il ne nous restait qu'une solution : ou être touchés par une balle, un éclat, ou être trainés au tribunal militaire pour avoir fait du feu dans les tranchées. Soudain, le signal du départ ! Tout le monde s'est mis à courir sans direction précise !

Le canal, un repli de la Marne était considéré comme une troisième ligne, un lieu de repos après quelques semaines passées dans les tranchées, dans les deux premières lignes. En réalité, on n'était pas sûr non plus de survivre, à cause des lourds bombardements de l'artillerie. En plus, il nous est arrivé de creuser des tranchées toute la nuit et, le lendemain de nettoyer toute la journée. Si les engagés volontaires ne recevaient pas souvent par la poste des colis de la maison, nous aurions déjà été dans les premières lignes.

Non loin de là se trouvait Prunay, un village d'où on avait pris les rails pour protéger les tranchées. Il ne restait plus que les traces d'anciennes habitations, un squelette disloqué, une partie de la tour de l'ancienne église et des pans de mur qui ressortaient comme témoins de l'ancien village. A présent il servait de lieu d'entreposage de la nourriture pour tout le secteur avec des cuisines pour quelques régiments. On y parvenait en empruntant des chemins détournés, en zigzag souterrains pour la « soupe » et d'autres victuailles pour les soldats dans les tranchées. Il arrivait souvent que les soldats venant chercher de la nourriture soient tués sur la route et que leurs camarades meurent de faim dans les tranchées.

Verzenay, un village à quelques kilomètres des tranchées, était encore peuplé. On venait s'y reposer après avoir été un mois dans les tranchées. On pouvait ici acheter de quoi manger quand les rations des soldats avaient été mangées, et certains se vantaient qu'on pouvait aussi y trouver des « femmes »...mais il fallait mettre ça sur le compte des fantasmes des hommes.

A Verzenay, se sont retrouvés plusieurs centaines de volontaires choisis pour rendre un hommage à I.L Peretz, qui venait de décéder. Cette réunion fut la dernière où l'on put trouver un bon nombre de héros juifs. Au début quelqu'un a récité le « El mole rachamim » au mort, et ensuite d'autres ont récité ses poèmes. On a lu des récits du grand artiste et pour finir on a chanté divers poèmes. Nous étions tous pensifs, chacun de sa propre vie et senti que tous ne survivraient au combat. Nous sommes restés assis jusqu'aux blanches lueurs de l'aube jusqu'au moment où le clairon a commencé à souffler et nous convoquer à l'appel.

Au printemps 1915, nous, troglodytes épuisés ayant déjà perdu toute trace du monde extérieur, sommes revenus à la vie.

L'amère expérience des derniers combats de Septembre sur la Marne a été balayée avec les dernières neiges. Dans un joyeux élan, des créatures qui ne dormaient plus, sales, effrayantes vêtues de tenues froissées, sans couleur, ont commencé à sortir des tranchées envahies par les herbes.. De bonnes nouvelles nous sont parvenues : on se préparait à un grand combat qui serait décisif pour l'avenir des peuples.

Une inspection générale a été menée. Tout d'abord, on a passé en revue les tentes : la couverture (qui avait tendance à s'écarter toute seule de sa place...), les chaussures et les vêtements, la sacoche où l'on pouvait trouver des ceintures à munitions avec 300 cartouches, le sac à victuailles. Il fallait tout remettre en ordre pour être prêt quand nous serions appelés à prendre la route. Mais il nous était dur de quitter les tranchées dans lesquelles nous avons été enterrés pendant les longues soirées d'hiver et où nous avons trouvé protection contre les assauts des ennemis. Ces lieux où nous avons souffert, où nos proches et camarades avaient été enterrés vivants, nous étaient devenus chers. Nous aimions les petits arbres et même les croix qui parsemaient les champs de Champagne...il ne nous était pas facile de nous séparer ne serait-ce que des souris, et des autres rongeurs surgis des trous de la terre qui mangeaient tout ce qu'on pouvait trouver dans nos musettes et qui nous arrachaient aussi des bouts de nous-même. Tout nous était si familier, tellement adapté aux conditions dans lesquelles nous vivions que personne n'aurait pu s'imaginer qu'elles avaient été un jour différentes ou qu'elles pourraient changer.

Diverses rumeurs avaient couru à propos du prochain combat. Mais où, quand et comment, personne ne le savait. Quand on a distribué de nouvelles chaussures, des vêtements et d'autres objets et récupéré les anciens, on a alors compris qu'on se préparait à faire une longue route.

Les premiers jours d'Avril, des troupes françaises régulières sont venues et ont occupé notre secteur. Nous, chargés comme des baudets, avons pris la route en suivant les lignes des tranchées.

Il fallait s'arrêter tous les cinq ou six kilomètres et reprendre sa respiration comme des chevaux de trait grimant une montagne. Un jour alors que nous nous reposions, nous nous sommes endormis si profondément que l'on dût nous réveiller de force pour nous arracher d'où nous étions pour partir vers de lointaine tranchées.